ResP PF PL B047 1/8

Doubles

Res P PF PL B047 1/8

Doubles

EX MUSÆO
DOCT.
D BERNARD
Nº

Resp Pf PIB 471-8

DISCOURS

PRONONCÉS

AU TEMPLE DE LA RAISON

DE

LA COMMUNE DE TOULOUSE;

Par le Citoyen DESBARREAUX;

PRÉCÉDÉS d'un Catéchisme de Morale, extrait des Œuvres d'HELVÉTIUS, pour précéder l'étude de l'Acte Constitutionnel.

A TOULOUSE,

Chez SENS, Imprimeur-Libraire, rue St.-Romain.

L'AN II. DE LA RÉPUBLIQUE.

BIBLIOTHÈQUE TOULOUSE UNIVERSITAIRE

DISCOURS

PRONONCÉS

AU TEMPLE DE LA RAISON

PAR

LA COMMUNE DE TOULOUSE.

AVANT-PROPOS.

QUELQUES mères de famille et plusieurs patriotes de cette commune et de la campagne ont, par leurs demandes réitérées, exigé l'impression de quelques-uns des fragmens de morale que j'ai débité jusqu'ici au Temple de la Raison ; je publie le peu que j'en ai conservé, et satisfais à leur désir sans amour-propre et sans prétention. On a prononcé des discours, valant mieux que les miens ; on s'en convaincra sans peine à leur lecture, je n'ai que l'avantage d'avoir été choisi un des premiers, pour faire entendre à mes concitoyens, le langage de la vérité. Les orateurs qui m'ont suivi dans cette carrière, ont montré plus de talens et développé plus d'éloquence ; mais ils n'ont pas prêché un patriotisme plus pur, ni parlé à à leurs concitoyens de leurs devoirs avec plus de sincérité. Je m'applaudis d'avoir prévu que l'athéisme que l'on préconisoit dans quelques journaux, ne seroit jamais érigé en principes, et que quoique nous ayons détruit toute espèce de superstition, le Législateur inviteroit le enfans de la République à lever quelquefois leurs regards vers les cieux et à rendre hommage à l'Éternel ; non pas en suivant les routines gothiques et dangereuses que nous ont enseigné sous le despotisme les prêtres fanatiques qui ne sont plus, mais comme notre instinct naturel nous y porte, et comme la raison le prescrit.

Pour donner au recueil que je publie un manteau dont il a besoin pour couvrir ses imperfections, j'ai cru bien faire de placer à la tête de mon livre, un Catéchisme de morale, extrait des œuvres d'Helvétius. De tout ce qu'on a publié en ce genre depuis notre régénération politique, je n'ai rien vu qui vaille ce que ce grand homme à écrit sur cette matière: je n'y ai pas changé trois phrases; ainsi c'est l'ouvrage même de l'immortel auteur du livre *de l'esprit* et de celui de *l'homme et de ses facultés intellectuelles* que j'invite les apôtres de la vérité, à lire dans les Temples de la Raison, et les instituteurs à faire apprendre à leur jeunes élèves, pour les préparer à la lecture de l'immortelle déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen.

LIBERTÉ. ÉGALITÉ.

CATÉCHISME DE MORALE,

Extrait des Œuvres d'Helvétius, pour précéder l'étude de l'Acte Constitutionnel.

DEMANDE.

QU'EST ce que l'Homme?

RÉPONSE.

C'est un animal raisonnable, sensible, faible et propre à se multiplier.

D. En qualité de sensible, que doit faire l'Homme?

R. Fuir la douleur, chercher le plaisir. C'est à cette recherche, c'est à cette fuite constante qu'on donne le nom d'amour de soi.

D. En qualité d'animal faible, que doit-il faire encore?

R. Se réunir à d'autres hommes, soit pour se défendre contre les animaux plus forts que lui, soit pour s'assurer une subsistance que les bêtes lui disputent, soit enfin pour surprendre celles qui lui servent de nourriture. De là, toutes les conventions relatives à la chasse et à la pêche.

D. En qualité d'animal propre à se reproduire, qu'arrive-t-il à l'Homme?

R. Que les moyens de la subsistance diminuent à mesure que son espèce se multiplie.

D. Que doit-il faire en conséquence?

R. Lorsque les lacs et les forêts sont épuisés de poissons et de gibier, il doit chercher de nouveaux moyens de pourvoir à sa nourriture.

D. Quels sont ces moyens?

R. Ils se réduisent à deux. Lorsque les citoyens sont encore peu nombreux, ils élèvent des bestiaux; et les peuples alors sont pasteurs. Lorsque les citoyens se sont infiniment multipliés, et qu'ils doivent, dans un moindre espace de terrein, trouver de quoi fournir à leur nourriture, ils labourent; et les peuples sont alors agriculteurs.

D. Que suppose la culture perfectionnée de la terre?

R. Des Hommes déjà réunis en Sociétés ou Bourgades, et des conventions faites entr'eux.

D. Quel est l'objet de ces conventions?

R. D'assurer le bœuf à celui qui le nourrit, et la récolte du champ à celui qui le défriche.

D. Qui détermine l'Homme à ces conventions?

R. Son intérêt et sa prévoyance. S'il étoit un citoyen qui pût enlever la récolte de celui qui sème et laboure, personne ne laboureroit et ne sèmeroit, et l'année suivante la Bourgade seroit exposée aux horreurs de la disette et de la famine.

D. Que suit-il de la nécessité de la culture?

R. La nécessité de la propriété.

D. A quoi s'étendent les conventions de la propriété?

R. A celles de ma personne, de mes pensées, de ma vie, de ma liberté, de mes biens.

D. Les conventions de la propriété une fois établies, qu'en résulte-t-il?

R. Des peines contre ceux qui les violent, c'est-à-dire, contre les voleurs, les meurtriers, les fanatiques et les tyrans. Abolit-on ces peines?

alors toute convention entre les hommes est nulle. Qu'un d'eux puisse impunément attenter à la propriété des autres : de ce moment, les hommes rentrent en état de guerre, toute société entr'eux est dissoute. Ils doivent se fuir, comme ils fuient les lions et les tigres.

D. Est-il des peines établies dans les pays policés contre les infracteurs du droit de propriété ?

R. Oui : du-moins dans tous ceux où les biens ne sont pas en commun, c'est-à-dire, chez presque toutes les nations.

D. Qui rend ce droit de propriété si sacré, et par quelle raison, sous le nom de termes, en a-t-on presque par-tout fait un Dieu ?

R. C'est que la conservation de la propriété est le dieu moral des Empires ; c'est qu'elle y entretient la paix domestique, y fait régner l'équité ; c'est que les hommes ne se sont rassemblés que pour s'entr'aider et s'assurer de leurs propriétés ; c'est que la justice qui renferme en elle seule presque toutes les vertus, consiste à rendre à chacun ce qui lui appartient, se réduit par conséquent au maintien de ce droit de la propriété, et qu'enfin les diverses lois n'ont jamais été que les divers moyens d'assurer ce droit aux citoyens.

D. Mais la pensée doit-elle être comprise au nombre des propriétés, et qu'entend-on alors par ce mot ?

R. Le droit par exemple d'élever mon ame à Dieu et de lui rendre hommage dans l'intérieur de ma conscience de la manière qui me paroît la plus convenable, sans que personne puisse m'en faire un crime, pourvu que je ne préche aucune secte ni ne cherche à établir aucune religion dominante et persécutrice.

D. Mais pourquoi citer la justice comme le germe de toutes les vertus ?

R. C'est que du moment où, pour assurer leur

bonheur, les hommes se rassemblent en société ; il est de la justice que chacun par sa douceur, son humanité et ses vertus, contribue autant qu'il est en lui, à la félicité de cette même société.

D. Lorsque les Lois d'une nation sont dictées par l'équité, quels moyens de les faire observer, et d'allumer dans leurs ames l'amour de la Patrie ?

R. Ces moyens sont les peines infligées aux crimes, et les récompenses décernées aux vertus.

D. Quelles sont les récompenses de la vertu ?

R. Les honneurs, l'estime publique, et tous les plaisirs dont cette estime est représentative.

D. Quelles sont les peines du crime ?

R. Quelquefois la mort : souvent la honte, compagne du mépris.

D. Le mépris est-il une peine ?

R. Oui : du-moins dans les pays libres et bien administrés. Dans un tel pays, le supplice du mépris public est cruel et redouté ; il suffit pour contenir les ambitieux dans le devoir, la crainte du mépris les force d'être justes, actifs et laborieux.

D. La justice doit sans doute régir les États ; elle y doit régner par les Loix. Mais les Loix sont-elles toutes de même nature ?

R. Non : il en est, pour ainsi dire, d'invariables, sans lesquelles la société ne peut subsister, ou, du-moins, subsister heureusement ; telles sont les Loix fondamentales de la propriété.

D. Est-il quelquefois permis de les enfreindre ?

R. Non, si ce n'est dans les positions rares, où il s'agit du salut de la Patrie.

D. Qui donne alors le droit de les violer ?

R. L'intérêt général, qui ne reconnoît qu'une loi unique et inviolable : le salut du peuple est la suprême Loi.

D. Toutes les Loix doivent-elles se taire devant celle-ci ?

R. Oui : que les Cimbres marchent à Rome, le sénat, pour les affamer, peut violer un moment le droit de propriété, faucher la récolte de ses compatriotes, et brûler leurs greniers, s'ils sont près de l'ennemi.

D. Les Loix sont-elles si sacrées, qu'on ne puisse jamais les réformer ?

R. On le doit, lorsqu'elles sont contraires au bonheur du plus grand nombre.

D. Mais toute proposition de réforme n'est-elle pas quelquefois regardée dans un citoyen comme une témérité punissable ?

R. J'en conviens. Cependant si l'homme doit la vérité à l'homme, si la connoissance de la vérité est toujours utile ; si tout intéressé a droit de proposer ce qu'il croit être avantageux à sa compagnie, tout citoyen, par la même raison, a le droit de proposer à sa nation ce qu'il croit contribuer à la félicité générale.

D. Cependant il est des pays où l'on proscrit la liberté de la presse, et jusqu'à celle de penser.

R. Oui, parce qu'on imagine pouvoir plus facilement voler l'aveugle que le clair-voyant, et duper un peuple idiot qu'un peuple éclairé. Dans toute grande nation, il est toujours des gens intéressés à la misère publique. Ceux-là seuls nient aux citoyens le droit que chacun a d'avertir ses compatriotes des malheurs auxquels une mauvaise loi peut les exposer.

D. Entre les diverses Loix, n'en est-il point auxquelles on donne le nom de Loix naturelles ?

R. Ce sont celles, comme je l'ai déjà dit, qui concernent la propriété, qu'on trouve établies chez presque toutes les nations et les sociétés policées, parce que les sociétés ne peuvent se former qu'à l'aide de ces Loix.

D. Est-il encore d'autres Lois ?

R. Oui, il en est de variables, et ces Loix

sont de deux espèces. Les unes variables par leur nature ; telles sont celles qui regardent le commerce, la discipline militaire, les impôts, etc. elles peuvent et doivent se changer selon le temps et les circonstances. Les autres, immuables de leur nature, sont variables, parce qu'elles ne sont point encore portées à leur perfection. Dans ce nombre, je citerai les Loix civiles et criminelles ; celles qui regardent l'administration des finances, le partage des biens, les testamens, les mariages, etc.

D. L'imperfection de ces Loix est-elle toujours l'effet de l'indifférence des législateurs ?

R. D'autres causes y concourent dans la plus grande partie des États de l'Europe ; tel est le fanatisme, la superstition et la conquête.

D. Si les Loix établies par l'une de ces causes sont favorables aux fripons, que s'ensuit-il ?

R. Qu'elles sont protégées par ces mêmes fripons.

D. Les vertueux, par la raison contraire, ne doivent-ils pas en désirer l'abolition ?

R. Oui ; mais les vertueux sont en petit nombre, sur-tout dans les pays où le peuple est encore sous le joug ; ils ne sont pas les plus puissans. Les mauvaises Loix, en conséquence, ne sont point abolies, et peuvent rarement l'être.

D. Pourquoi ?

R. C'est qu'il faut trouver, comme en France, du génie, pour substituer de bonnes Loix à de mauvaises, du courage pour les publier, et des citoyens disposés à la vertu pour les recevoir.

D. Quand un Gouvernement a le désir de perfectionner la science des Loix, que doit-il faire ?

R. Encourager les hommes de génie à l'étude de cette science, et les charger d'en résoudre les divers problêmes.

D. Qu'arriveroit-il alors ?

R. Que les Loix variables, encore imparfaites, cesseroient de l'être, et deviendroient invariables et sacrées.

D. Pourquoi sacrées ?

R. C'est que d'excellentes Loix, nécessairement l'œuvre de l'expérience et d'une raison éclairée, données par des hommes sages à leurs égaux, sont censées renouvellées par le ciel lui-même ; c'est que l'observation de telles Loix peut être regardée comme le culte le plus agréable à la divinité, et comme la seule vraie religion ; religion que nulle puissance et Dieu lui-même ne peut abolir, parce que le mal répugne à sa nature.

D. Il n'est donc de culte public que l'observation des Loix ?

R. Après l'hommage que chaque citoyen doit rendre dans son intérieur ou en public à la Divinité, de l'aveu du gouvernement, il ne peut exister dans un pays libre d'autre culte public que le culte de la Patrie. Obéir religieusement aux Loix, respecter les personnes et les propriétés, être toujours prêt à combattre pour la Liberté, remplir pieusement les devoirs de père, de mère, d'époux, de fils et de citoyen, sont des actes de vertus agréables à l'Éternel. Si vous oubliez de pratiquer ces préceptes, vous encourez le mépris de vos concitoyens et de vos frères, et l'Etre Suprême ne peut compter au nombre de ses enfans celui qui ne contribue pas de toutes ses forces à l'établissement des droits et du bonheur de ses égaux.

D. Quel est le Gouvernement le plus avantageux aux hommes ?

R. Celui qui établit de la manière la plus équitable l'égalité des droits parmi les citoyens, qui ne reconnoît que la souveraineté du peuple,

ne nourrit ni tyrans, ni prêtres, ni préjugés, et n'admet d'autres distinctions dans l'ordre social que les talens et les vertus.

D. Mais cette forme de Gouvernement est démocratique ; pourquoi les publicistes l'ont-ils si souvent improuvée ?

R. C'est que les publicistes n'ont parlé que des démocraties citées dans l'histoire, où le peuple ne déléguoit jamais son autorité ; s'ils avoient connu une démocratie représentative, telle que la Convention Nationale l'a décrétée dans son Acte Constitutionnel, ils seroient unanimement convenus que c'est le Gouvernement le plus parfait qui soit encore sorti de la main des hommes.

DISCOURS

PRONONCÉ

AU TEMPLE DE LA RAISON,

DE

LA COMMUNE DE TOULOUSE,

Le jour que l'on a appris la prise de Toulon.

CITOYENS,

Les malveillans, les fanatiques, les faux-dévots, les hypocrites en liberté, calomnient les intentions des Patriotes qui se rassemblent dans cette enceinte pour parler le langage de la raison. Ils dénaturent les faits, alarment les foibles, rampent et s'insinuent en mille replis pour propager la défiance, et retarder les progrès que doit faire l'esprit public dans une carrière que la philosophie parcourt à pas de géant. Agens obscurs et tortueux de la superstition, vous mentez à votre conscience, nous ne venons ici que pour parler de nos droits et de nos devoirs. Ici, sans culte, sans idole, sans prêtre, sans fanatisme, sans erreur, nous prêchons à nos concitoyens l'obéissance aux Loix, l'amour de la Patrie et le saint enthousiasme de la Liberté.

Ici, nous invitons les pères à aimer leurs enfans, les enfans à chérir leurs pères, les mères à remplir leurs devoirs, et tous, à ne cesser de s'aimer et de se réunir pour soutenir la voûte du Temple National, qui nivelant tous les individus, et comprimant l'ambition colossale de nos pigmées à privilèges, est attaquée à l'inté-

rieur et à l'extérieur, mais que leur rage n'ébranlera jamais, malgré les coups qu'on tente de lui porter, parce que la colonne maîtresse pose sur la vertu, et que la raison dirige le grand ensemble de l'édifice.

CITOYENS, nos Mandataires nous font des Loix, mais c'est à nous à les consolider. Ne les imprimons pas, comme les anciens despotes, sur des écorces d'arbre, qui devenoient le jouet des vents; gravons-les sur le bronze : que chaque citoyen les lise, les médite, et ne rentre jamais dans ses foyers, après cette lecture, sans se trouver meilleur. Au lieu de ces formules gothiques et insignifiantes, dont, par tradition de nos ancêtres, on surchargeoit nos mémoires dans notre adolescence, apprennons à nos enfans les Droits de l'Homme, qui précèdent notre Constitution sainte. Que le premier mot que leur langue articule soit celui de la Liberté; que le premier sentiment qu'ils éprouvent soit l'amour de la Patrie, et que la première connoissance qu'ils acquerront soit celle de la dignité d'un homme, qui n'est pas fait pour l'esclavage. C'est à vous à remplir cette première er auguste fonction de notre régénération sociale. Femmes sensibles, vertueuses mères, que les foiblesses de votre sexe, et le besoin que nous avons de vous, relèguent dans nos maisons quand nous courons aux armes ou au *forum* pour défendre nos droits, ne franchissez pas le cercle que la nature vous a prescrit. La gloire que nous pouvons acquérir disparoît devant celle qui couvre une femme de bien entourée de ses enfans! Quel titre plus glorieux à la considération publique que celui d'avoir donné des défenseurs à sa Patrie! Rendons à l'association des époux le lustre que les vices et les crimes des gens titrés avoient tenté de lui ravir sous le règne du despotisme. Régénérons enfin

nos mœurs, sans lesquelles nous n'entreverrions que l'aurore de la Liberté. Quelle facilité pour ce grand œuvre nous donnent aujourd'hui nos lois bienfaisantes ! plus de mésalliances, plus de préjugés, plus de titres, plus de faste, plus d'intrigue ; les vertus seront le lien des mariages assortis. Que dans les cérémonies publiques, que dans les concurrences, l'homme qui vit de peu, l'emporte sur l'homme opulent ; et que le père de famille soit toujours préféré au citoyen qui vit dans le célibat. Rappelons l'hommage que dans les beaux temps de la Grèce on rendait à celui qui avoit le plus d'enfans ; et dans notre nouveau calendrier, désignons un jour de repos que nous appellerons la fête des bonnes mères. Jeunes Citoyens qui m'entendez ! qui jouirez du bonheur que la République vous prépare, dont les ames pures s'ouvrent aux affections ! qui sortez à peine des bras de celles qui vous ont donné le jour ! hâtez-vous de doubler vos forces, exercez-vous aux armes, vos cœurs brûlent de terrasser les tyrans, volez au combat, même avant l'âge, s'il le faut ; revenez après la victoire essuyer les pleurs de vos mères, et recevoir de leurs mains la palme que décerne la Patrie à ceux qui la défendent. Nous ne sommes pas loin, Citoyens, de ces beaux momens que je vous présage : le bien est, il est vrai, l'ouvrage du temps ; mais la Convention Nationale a donné à l'esprit public une impulsion qui, en six mois, a accéléré nos progrès de deux siècles. Quelqu'escarpé que soit le roc de la sagesse, nous l'avons gravi. Les reptiles restent dans les broussailles ; leur venin ne peut nous atteindre, nous respirons l'air pur et raréfié de la Montagne ; que d'efforts il vous a fallu faire ! après avoir vaincu le centaure aristocratique qui si longtemps nous couvrit de l'écume empestée qu'il vomissait, il vous a fallu combattre le fédéralisme qui en dérivait, et dont les armes étoient d'autant

plus dangereuses, qu'ayant emprunté les couleurs de la Liberté; ce Caméléon, anti-populaire, en imposa quelques instans à des ames pures que le prisme de la vérité désabusa bientôt. Mais ce monstre avoit gagné quelques hauteurs; il a falu verser du sang pour le faire désemparer. Enfin il est vaincu : Lyon, qui fut un de ses repaires n'est plus; Ville Affranchie lui succède; Lyon. cette opulente et fastueuse cité que l'aristocratie et l'avidité mercantille avoit rendue coupable, après avoir été purgée de son luxe et subi la peine de ses crimes conserve encore peut-être quelques ames pures qui pourront réparer la plaie que leurs Concitoyens firent à la Patrie.

Citoyens, ce n'est là que le moindre de vos triomphes. Patriotes pressez dans vos étreintes l'Autel sacré de la Patrie et l'Arbre de la Liberté; que des chants d'allégresse raisonnent dans cette enceinte et retentissent dans la France entière. La victoire a suivi vos armées; le lion britannique et l'hydre inquisitoriale de l'Espagne ont frémi à l'aspect des drapeaux de la République. Le port de Toulon est redevenu libre, et pour ne laisser aucune trace des crimes de ses habitans, il ne sera connu dans les deux mondes que sous le nom de Port de la Montagne.

Les satellites des tyrans ont fui, mais nous les atteindrons. La conquête et la reprise de cette ville rebelle, qui avoit eu l'impudence de préférer le joug des despostes au lien fraternel de la Liberé, est le présage infaillible de la chûte des trônes vermoulus du reste des rois de l'Europe. Bientôt, citoyens, leurs sbires orgueilleux ne souilleront plus vos frontières. L'horison politique se débrouille; nous savons aujourd'hui ce que peuvent les potentats conjurés, leurs ressources diminuent, les peuples s'ébranlent, notre ennemi chancelle: Français encore un effort digne de vous, et l'Europe entière érige un Temple à la Liberté.

INVITATION AUX PATRIOTES.

CITOYENS,

Le petit nombre de patriotes qui se rendent en cette enceinte, prouve le peu d'empire que la Raison a obtenu sur les Français ; ce ne doit cependant pas être un sujet d'alarmes pour les soutiens de la chose publique. Cela nous prouve seulement qu'il faut encore garnir de fleurs la miroir de la vérité, et induire d'un miel savoureux les bords du vase qui contient le remède qui doit nous rendre la santé. Familiarisés avec les illusions des passions, le langage de la raison paroît à plusieurs d'une austérité qui les choque. Le gouvernement a si bien compris qu'il falloit parler au cœur des hommes pour se faire entendre, qu'il a décrété que les théâtres feroient partie de l'instruction publique. --- Cela nous prouve que nous sommes plus près de ressembler aux Athéniens qu'aux Spartiates, car Démosthène fut quelquefois obligé de réveiller l'attention de son auditoire par un apologue. --- Mais la vigilance et les soins des magistrats du Peuple, le zèle infatigable des amis de l'Égalité, le talent des orateurs, que ce licée développera, persuaderont à nos concitoyens, qu'ils peuvent, tous les jours de repos, venir un instant entendre parler de leurs devoirs, et faire part le soir à leurs familles des vertus sociales dont on les aura entretenus dans cette enceinte ; et des traits héroïques qu'ils auront vu célébrer sur la scène. A ces cours de morale succéderont

souvent, dans les beaux jours, des banquets civiques, où la décence présidera et où l'on chantera des hymnes à la mémoire des martyrs de la Liberté. --- C'est un beau cantique national à mettre au concours que celui où l'on célébrera les grandes époques de notre régénération politique, où l'on vouera à l'exécration de tous les hommes libres, les assassins qui portèrent leurs mains meurtrières sur les défenseurs des droits du peuple, où chaque enfant entonnant ces refreins énergiques gravera dans son cœur la haine des tyrans et l'amour sacré de la Patrie. --- Qu'il sera heureux l'homme de lettres, dont l'ouvrage préféré, deviendra le cathéchisme de son pays, et sera après la déclaration des droits et notre Constitution sainte, un des premiers livres élémentaires que la République mettra entre les mains de ses enfants!

Lorsque les satellites des rois seront rentrés dans les antres du despotisme, lorsque l'olivier de la paix sera planté sur nos frontières à côté de l'arbre de la liberté, les Sociétés Populaires qui ont sauvé la France, s'occuperont de son instruction; et alors les fêtes civiques, si recommandées aux peuples libres par les publicistes, deviendront vraiment nationales, et acquerront le lustre qu'elles doivent atteindre pour remplir l'intention du législateur et raviver notre énergie républicaine, si quelques intrigans impudiques osoient travailler à l'éteindre. --- Jusques à ces temps désirés, où les apôtres de la Liberté n'auront plus à vous entretenir que de ce qu'il vous fallut faire pour la conquérir; je vous inviterai sans cesse à rectifier vos mœurs, sans elles l'amour de l'égalité n'aura été qu'un beau rêve. Bon père, bon mari, mère sensible, enfant reconnoissant, c'est ce que chacun de vous doit être. --- Un peuple libre est un peuple hos-

pitalier, généreux et brave. --- Il vénère la vieillesse, et ne l'aborde qu'avec le respect qu'elle inspire, ne va au devant de l'humanité souffrante que pour compatir à ses peines et les soulager. --- Quelle belle tâche vous avez encore à remplir, Citoyens de tout âge qui m'entendez ! chaque jour de repos, allez visiter les hôpitaux qui renferment vos frères blessés en servant la Patrie ; voyez si les soins qu'on leur rend répondent à la reconnoissance que la France leur doit ; ils ont défendu nos foyers, nos biens, nos femmes, nos enfans ; ils ont combattu pour la Liberté ; je voudrois qu'au lieu de ces confessions auriculaires et insignifiantes que l'on faisoit aux pieds des prêtres, chaque enfant pût tous les jours de Décade déposer dans le sein de son père les secours et les soulagemens qu'il aura eu la gloire de donner aux citoyens blessés en repoussant les hordes des rois qui nous font la guerre. On ne parle pas encore avec assez de respect de ces généreuses victimes de dévouement à la cause d'un peuple libre. Anathême à celui d'entre nous qui les aborde sans émotion. Mères de famille, c'est votre sensibilité que j'interpelle, pour que ces pieux devoirs soient religieusement observés par vos enfans. --- Quand on verra les sentimens que nous inspirent les soldats de la Liberté, la gloire dont leurs cicatrices les couvrent, les honneurs qu'elles leur acquièrent, la République doublera ses forces. --- Magistrats du Peuple, n'oubliez jamais que c'est-là une des plus importantes de vos fonctions ; nous vous aimons, car vous êtes nos frères, soyez aussi humains que vous êtes justes, et donnez-nous l'exemple de toutes les vertus.

SUR L'AVENIR HEUREUX QU'ASSURE LA RÉVOLUTION.

CITOYENS,

Parler à des Républicains réunis dans une même enceinte de leurs droits et de leurs devoirs, est une fonction vraiment auguste ; quoique j'en aie été chargé plusieurs fois par mes concitoyens, et que ce soit pour mon cœur la plus douce des jouissances, je ne souffre que de l'insuffisance de mes moyens, mais le saint amour de la Patrie et de la Liberté m'encourage, parce que je ne parle pas à des juges, et que je ne m'entretiens qu'avec mes frères. Depuis que nous conformant aux vues sages de nos législateurs, nous avons érigé un temple à la Raison, pour y chanter des hymnes à la Patrie, le génie tutélaire de la République favorisant nos armes, nous ne pouvons nous entretenir que de nos victoires ; s'il est beau de vous les annoncer, il est plus doux encore de vous les confirmer : les brigands de la Vendée ont enfin mordu la poussière, les lignes de Weissembourg sont reprises, l'infâme Toulon n'est plus en proie aux dogues de la grande Bretagne, ni exposé aux torches inquisitoriales du St. Office ; et comme tous les élémens favorisent la cause que nous défendons, les vents de la méditerranée jettent dans le Port de la Montagne, et nous amènent sans coup férir des convois immenses de nos ennemis, chargés d'hommes, d'armes et des comestibles, et nous livrent des frégates lestées avec les galions de l'Espagne, et les guinées du roi Georges, que la ligue des

tyrans qui ne peuvent croire à la rapidité de nos conquêtes envoyoit à Toulon pour cimenter le royaume morné de louis XVII. Français, la fortune est pour vous ; il est temps enfin que la cause de l'humanité triomphe, tout nous présage la chûte des rois. Peuples de l'univers, relevez-vous, pulvérisez ces mannequins couronnés qui vous enchaînent et vous abrutissent, et réveillez-vous aux accents énergiques des apôtres de la Liberté. La méditerranée sera bientôt libre. Envain du haut du château St. Ange le pape exorcisera nos navires ; nos flottes y protégeront les vaisseaux de transport qui seront chargés des blés que pour subvenir aux besoins du midi de la France, nous achetons sur les côtes de Barbarie et même dans la Sicile, malgré les manœuvres du grand maître de Malte et les menaces ridicules du roi de Naples, qui n'a qu'une seule galère chargée d'esclaves à nous opposer. Plus d'inquiétudes pour les comestibles ; nous sommes encore abondamment pourvus, et les greniers de l'Europe nous sont ouverts. Les dernières conquêtes du Nord et du Midi, sont l'aurore du bonheur et de la paix, et ce qui est flatteur pour notre glorieuse Révolution qui a été l'avant-coureur de toutes les autres, tout nous fait pressentir que nous ne ferons d'alliance qu'avec des peuples qui auront brisé les hochets de la royauté. Avec quelle satisfaction, l'ame du philosophe observateur examine dans l'avenir la félicité que tout nous prépare ! il voit l'olivier de la paix reverdir à côté de l'arbre de la Liberté ; les liaisons fraternelles de la démocratie, succéder aux associations monstrueuses de l'ancien régime ; les épanchemens de l'amitié aux confidences simulées de notre gothique manière d'exister ; nos mœurs régénérées, nos mariages assortis : plus d'égalité dans les fortunes, moins d'ambition dans toutes

les ames, parce que le nécessaire suffira et que l'excessive opulence sera un titre de proscription. L'homme de bien sera content du patrimoine de ses pères et n'étalera plus le luxe ni la table d'un sibarite, pour capter aux assemblées primaires les suffrages de ses égaux. Celui qui aura le plus d'enfants, qui pratiquera le plus de vertus, qui aura le moins de fortune et le plus de lumières, sera le candidat préféré. Celui qui aura été mis sur les rangs et que la voix du peuple n'appellera pas encore au timon des affaires, se retirera dans ses foyers en s'applaudissant, comme *Pedarete*, de savoir qu'il existe dans sa Patrie des citoyens valant mieux que lui. Pour atteindre ce but désiré, bravez les orages que les manœuvres coupables des ennemis de l'Égalité peuvent faire naître ; suivez la Convention Nationale qui vous sert de boussole dans sa marche majestueuse. Méfiez-vous, comme dit *Robespierre*, autant des fanatiques qui prêchent l'athéisme, que de ceux qui se chargent de scapulaires. Le Républicain imbu des vrais principes et de la dignité des droits qu'il a conquis, ne connoît pas de culte plus sacré que l'amour de la Patrie ; n'admet, entre la créature et le créateur, d'intermédiaire, que la conscience ; n'a d'enthousiasme, que pour la vertu, et n'érige d'autel qu'à la Liberté. Ce sont les principes qui nous caractérisent et qui ouvrent la voie qui nous mène à la destruction de la tyrannie. Les sectateurs impies qui ont voulu égarer leur Patrie en leur parlant le faux langage de la Liberté, vouloient ceindre d'une écharpe dorée, la statue de cette divinité vierge, dont la simplicité est la qualité primitive ; ce n'est pas avec des draperies chamarées que vous devez orner son temple, c'est sous un chêne, en plein champ, le bonnet sur la tête, une pique à la main que vous devez en-

tonner, en son honneur, les cantiques consacrés dans nos fastes, entretenir le feu sacré et faire toujours présider ces fêtes par des citoyens vénérables, dont les mœurs soient incorruptibles et qui sachent vivre de peu. Méfiez-vous de ces érudits à paradoxes qui vous prêchent insolemment les aristocratiques ramifications de leur sysme désorganisateur. Ne déifiez pas non plus ceux qui vous disent que les hommes ne se sont mis en société, que pour conserver leur propriété respective, que c'est-là le but et l'unique utilité de toute association politique. Ils s'égarent; sans doute les propriétés sont sacrées, sans doute personne ne doit violer l'asyle de son concitoyen, ni de son frère, sans encourir les peines portées par les lois: mais les hommes épars sur le globe ne se réunirent dans le principe, que pour se tendre des secours, pour se défendre et sur-tout pour s'aimer; les affections du cœur, furent les premières causes et les premiers liens du contrat social. Peut-on pervertir les idées de la morale au point de faire de l'avarice et de la cupidité, les premières de nos vertus? Citoyens, lisez toujours votre constitution sainte; c'est au cœur que la déclaration des droits a parlé; c'est-là ce qui lui assure cette stabilité indestructible, que ni les coalitions gigantesques des despotes, ni les limes rafinées de toutes les aristocraties ne peuvent atteindre. Méditez souvent cette œuvre de la philantropie et de la raison, que la saine partie de la Montagne a publié pour votre avantage et le bonheur du monde. Soupirez après le moment où vous pourrez jouir de ses bienfaits. Ce n'est qu'à la paix que la Convention pourra mettre à flot ce vaisseau dont la sanction solennelle du peuple français a induit toutes les parties. La mer est encore trop orageuse, il ne résisteroit peut-être pas à la tem-

pête ; il faut un vent doux pour le diriger dans son premier voyage, et donner le temps à l'équipage de s'instruire, afin que connoissant les parages où il doit naviguer, les matelots puissent le garantir de tous les écueils. En attendant les heureux effets de cette charte philantropique, vous avez un gouvernement révolutionnaire provisoire, que les vrais amis de l'Égalité doivent défendre de toutes leurs forces, et qui vous met à l'abri de toutes les craintes. Les malveillans ne peuvent plus se coaliser ni s'entendre ; les rayons qui jaillissent du point central ne peuvent plus rencontrer d'obstacles qui en retardent la tendance ; les rouages de la machine sont simplifiés, et le fédéralisme est réduit à la même impuissance que l'aristocratie. Français, poursuivez ce que vous avez glorieusement entrepris, vous serez ce que vous devez être. En vain l'orgueilleuse Carthage, fière d'être le dépôt des deux Indes, insulte par sa richesse simulée à la modeste simplicité où vous êtes jaloux de parvenir. Riez de la rage impuissante du ministre insolent qui des bords de la Tamise ose méconnoître vos droits, et menace d'envahir et de faire engouffrer dans les mers vos flottes et vos colonies. L'amour du peuple préside à nos travaux ; la raison dirige les opérations de notre cabinet : Pitt payera de sa tête les maux qu'il fait au genre humain. Jacobins courageux, qui êtes à l'aristocratie ce que les reverbères sont aux filous, les rois et leurs valets ont cru vous punir en vous appelant la propagande ; ne dormez que les yeux ouverts ; glorifiez-vous du titre que vous donnent les potentats à l'agonie ; posez le phare de la raison sur toutes les pointes du globe, et propagez dans les deux mondes l'amour de la liberté, de la concorde et de la vertu !

Le 30 Ventôse

CHAUMONT reçoit une Couronne Civique au Temple de la Raison.

Le citoyen Chaumont avoit été présenté à la Société Populaire, & sur le récit que l'on fit au Représentant du Peuple du courageux dévouement avec lequel il s'étoit jeté dans la Garonne pour sauver un enfant qui se noyoit, il fut délibéré que ce brave homme recevroit publiquement une couronne civique le Décadi suivant au Temple de la Raison des mains des Officiers Municipaux ; le Représentant du Peuple prit un arrêté conforme à ce délibéré, et y ajouta une indemnité de 300 livres pour cet honnête citoyen. — Le tout s'exécuta ponctuellement ; l'affluence se trouva nombreuse au Temple de la Raison, & jamais on ne vit une scène plus touchante que celle où l'enfant intéressant qui avoit été tiré des eaux, posa lui-même sur la tête de son libérateur la couronne civique que venoit de lui remettre le Maire de Toulouse. Après la lecture de l'Arrêté des Représentans du Peuple, & entouré des larmes qui couloient de tous les yeux, je prononçai le discours suivant :

CITOYENS,

C'EST dans le Temple de la Raison que les actes de vertu et de patriotisme doivent être célébrés ; c'est dans le Temple de la Raison que le peuple doit décerner des palmes et des récompenses au citoyen courageux qui a bien

mérité de l'humanité. --- Combattre les ennemis de la Patrie, défendre la cause des Loix et de la Liberté, sauver la vie à ses concitoyens en danger, soulager la vertu malheureuse, faire la guerre aux détracteurs des droits du Peuple et aux apôtres de la superstition, tels sont les principaux devoirs d'un républicain. --- La Société Populaire de cette commune, qui a, dans toutes les occasions, développé son énergie pour la Liberté et son enthousiasme pour la vertu, a présenté ce brave Sans-Culotte qui a sauvé des eaux ce jeune enfant, au moment qu'il alloit être englouti, et fait connoître son action philanthropique aux magistrats du peuple. --- Sous le règne du despotisme, ce vertueux citoyen, qui a sauvé la vie, en exposant la sienne, à un enfant de la Patrie, auroit resté ignoré, ou rampé longtemps dans les anti-chambres des valets des grands avant d'être connu. --- Sous celui de l'égalité, l'action héroïque de cet homme de bien a été aussi-tôt célébrée que connu, et la reconnoissance que chacun de nous lui témoigne, lui est un sûr garant de celle qu'il est en droit d'attendre de l'être intéressant dont il a conservé l'existence. --- Citoyens, c'est par de tels exemples, c'est en décernant de pareilles couronnes civiques, c'est en assignant des récompenses aussi bien méritées à des actes de cette nature, que nous consolidons la régénération de notre Patrie. --- La vertu n'est donc plus un vain nom, qui n'étoit connu que dans les livres des philosophes; nous mettons enfin en pratique ces préceptes d'humanité que l'insouciance de l'ancien régime appeloit des rêves d'hommes de bien. --- La fraternité sociale n'est donc plus une chimère, l'égoïsme n'ose plus se montrer chez un peuple libre, qui n'a plus qu'un pas à faire pour être un peuple sobre, et qui, quand il sera bien

convaincu qu'il doit vivre de peu, toutes les fois que les besoins de la Patrie le commandent, méprisera les hommes opulens qui n'auront que leur fortune pour titre de recommandation, et ira arracher ses généraux et ses mandataires à la charrue qu'ils conduiront comme Cincinnatus, parce qu'ils ne se seront pas engraissés de la subsistance de leurs concitoyens. --- Quel beau siècle se prépare ! Nous ne voyons que l'aurore du bonheur ; nous avons érigé des Temples à la Raison, nos enfans en érigeront à la Vertu ; ils doivent valoir mieux que nous, il seront plus loin de la corruption ; soyons fiers de les avoir précédés. Ce mouvement uniforme et sublime donné à toutes les parties de la République, le dévouement généreux de nos frères d'armes, les sacrifices que chacun fait de son superflu, et d'une partie de son nécessaire, l'ardeur que chacun met à servir la chose publique de tous ses moyens, l'obéissance aux Loix, la soumission religieuse des commettans à leurs mandataires, la haine de la royauté, le mépris pour le sacerdoce, les distinctions flatteuses que le peuple accorde à tous ceux qui font des actes méritoires et de patriotisme, tout prouve aux penseurs de l'Europe que la dernière heure de la tyrannie sonne, et qu'il est temps que la faux populaire coupe cette plante vénimeuse dans sa racine. --- Long-temps les ciseaux de la Sorbonne et de la Robinocratie tentèrent de rogner les ailes du génie ; aujourd'hui le soleil de la vérité luit à tous les regards, les idoles fantastiques et féodales sont renversées ; et comme les hommes à talens ont le droit de tout dire, et de nous instruire, ce n'est que la vertu qu'on déifie, et les droits du peuple que l'on préconise. --- Brave Chaumont, n'oublies jamais l'honneur que tes concitoyens t'ont rendu, entre-

tiens-en souvent les enfans que tu as le bonheur d'avoir, invite-les à marcher sur tes traces, transmets-leur ton courage et ton humanité, élève-les dans la pureté des principes que l'on enseigne à la Société Populaire et dans le Temple de la Raison, apprends-leur les Droits de l'Homme, grave dans leurs jeunes cerveaux l'importance de l'unité et de l'indivisibilité de la République, et dis-leur tous les jours qu'il n'est de vrai bien sur la terre que dans l'amour de la liberté et l'exercice de la vertu.

SUR LES MARIAGES CIVIQUES.

La société populaire avoit délibéré, depuis long-temps, de faire 15 *mariages en réjouissance de la loi du maximum, et de donner à chacune des épousées, une dot de cent pistoles ; ils furent célébrés le decadi* 10 *Germinal, et conduits au temple de la Raison, où, quand ils furent réunis à l'entour des Représentans du peuple, je leur dis ce qui suit :*

CITOYENS,

LES progrès de l'esprit public depuis que l'on a érigé des temples à la Raison sont sensibles à tous les regards. Les ennemis de la Révolution ne se montrent plus que couverts d'un manteau de patriotisme qui pourroit être dangereux, si le bout d'oreille ne les trahissoit, et si rien échapoit aux yeux de linx des Sans-Culottes, qui datent de 89. Nous avons tour-à-tour célébré dans cette enceinte les actions héroïques des vainqueurs de Toulon et de Weissembourg, rendu hommage au brave Chaumont, qui a sauvé la vie à l'enfant d'un de nos concitoyens, applaudi à la fécondité des mères de famille qui donnoient des enfants à la Patrie, qu'elles ne présentoient plus aux prêtres de la superstition ; et aujourd'hui nous avons sous les yeux les 15 mariages civiques qu'avoit depuis long-temps délibéré la société populaire de cette commune, en réjouissance de la loi du *maximum*, dont grâces à la vigilance du comité du salut public nous allons enfin jouir dans sa plénitude.

Quel beau spectacle que celui de 15 citoyennes, qui prennent, avec la Patrie, l'engagement solennel de remplir scrupuleusement les devoirs de mères ; qui donneront des défenseurs à la République, et leur feront sucer avec le lait l'amour de la Liberté ! Femmes de bien, que l'insolence titrée désignoit autrefois sous tant de qualifications avilissantes, sous le règne du despotisme, vous craigniez de devenir fécondes et d'augmenter le nombre des esclaves de nos tyrans ; sous celui de l'égalité, soyez fières de la tâche que vous avez à remplir. Vous n'êtes que les institutrices de vos enfants, c'est la Patrie qui est leur mère. Les hommes à parchemin, jadis, dotoient aussi quelquefois les jeunes vassales de leurs domaines, annonçoient avec pompe cette fastueuse libéralité au ministre, en crédit, pour lui faire voir combien ils prenoient part aux évènemens heureux qui occupoient une cour avilie, dont ils se glorifioient d'être les premiers esclaves. Eh quels étoient presque toujours ces évènemens ? la convalescence du tyran, l'accouchement de son épouse ; comme si la conservation des jours d'un despote, et la naissance de ses enfans n'étoient pas une calamité publique ? Et savez-vous pourquoi ces bas valets des princes faisoient célébrer de pareils mariages ? C'étoit presque toujours pour réparer l'affront qu'ils avoient fait à la candeur naïve des jeunes paysanes de leurs domaines, et pour couvrir du voile de la bienfaisance, que la cour leur payoit au centuple, les attentats impudiques qu'ils avoient faits aux mœurs et à la vertu.

Recevoir une dot des mains d'un courtisan éhonté qui nous méprisoit, et la bénédiction d'un prêtre qui nous trompoit, suffisoit aux yeux de la plupart des habitantes des campagnes, pour les consoler de la perte de leur innocence ; comme si l'or

dispensé par le vice, et les absolutions distribuées par les curés de la superstition, pouvoient faire oublier que le sanctuaire de la pudeur avoit été souillé par le crime. Regardez quelle différence est aujourd'hui sous vos yeux! Les mariages, dont vous êtes les témoins, sont faits par une société de Sans-Culottes, purs comme la déclaration des droits de l'homme qu'ils ont pris pour leur évangile. Ce ne sont point des considérations mensongères, ni l'orgueil d'être cité, c'est l'envie d'être utile et l'estime qu'ils font des bonnes mœurs, qui les ont déterminés à célébrer ainsi la loi bienfaisante du maximum, qui malgré la cupidité de toutes les aristocraties déguisées sauvera le vaisseau de l'État et fera le bonheur du peuple. Braves Citoyens, à qui la loi vient d'assigner des compagnes, les liens que vous venez de contracter ne sont plus des sacremens; ce sont des associations pures que vous formez par un acte authentique, sous les yeux des magistrats, pour consolider par l'affiliation des familles, l'union de l'ordre social. En dépouillant ces liaisons intimes de tout ce que le langage mystique de nos prêtres y mettoit de mystérieux, la loi nous raproche de la nature et assure notre bonheur. L'hymen ne présente plus le joug de l'esclavage; ses chaînes sont de fleurs, c'est le plaisir et l'honnêteté qui les nouent; la haine et la contrainte n'habiteront plus vos asyles, ce n'est que la concorde qui vous rassemble. Les divorces seront plus rares à mesure que les mœurs des époux seront plus pures. Il faut de grandes raisons pour se séparer de la mère de ses enfans, et rarement une femme de bien quittera l'époux que son cœur a choisi. Bientôt il n'y aura plus de prêtres qui troublent vos ménages, ni de célibataires égoïstes qui corrompent vos mœurs. N'oubliez jamais qu'il vaut mieux être bon Ci-

toyen, que bon religieux. Le Citoyen est philantrope, bon père, bon mari, bon fils, bon soldat. Le religieux damne tous ceux qui ne sont pas de sa secte, ne pense que pour lui, ne s'occupe que de l'autre vie, et ne fait rien pour celle-ci. Où en seroit la Liberté, si au lieu d'avoir huit cent mille hommes aux frontières, vous aviez huit cent mille fainéans dans nos églises et dans nos couvents, à psalmodier et prêcher la continence en se vautrant dans la débauche? Ne perdez jamais de vue cette grande vérité : qu'il n'est de culte agréable à l'Être suprême, que le culte de la Patrie. L'amour de la Patrie fait pratiquer toutes les vertus, et tous ceux qui vous prêcheront d'autres vertus que les vertus sociales, fuyez-les comme des contre-révolutionnaires. Souvenez-vous qu'en vous mariant sous les bannières de la Société Populaire de cette cité, vous contractez avec elle l'engagement sacré de mourir s'il le faut en défendant l'unité et l'indivisibilité de la République. Allez souvent dans son enceinte vous instruire dans ses principes, et venez les jours de repos au temple de la Raison entendre parler de vos droits et de vos devoirs, et chanter avec vos frères des hymnes à la Liberté.

CONTRE

CONTRE LES DÉTRACTEURS DE LA RÉPUBLIQUE.

CITOYENS,

Il est encore peu de citoyens assez avancés dans l'étude de la morale et qui soient assez élevés au-dessus de toute espèce de préjugés pour ne pas confondre les mœurs républicaines avec les mœurs religieuses. Ce n'est pas le travail d'un jour, ni l'ouvrage d'un homme ordinaire, que de faire un tableau raisonné de ces deux différens liens de l'ordre social. Malgré notre régénération politique, malgré la constitution qui nous assure le gouvernement le plus parfait qui soit encore sorti de la main des hommes, je voudrois voir la place que vous assigneriez moralement parlant aux héros les plus vertueux de l'ancienne Grèce, s'ils reparoissoient au milieu de vous. Thémistocle, Aristide, Platon, Socrate même déclaré le plus sage des hommes, si j'osois énumérer ici leurs différentes foiblesses, ne passeroient parmi nous que pour des êtres corrompus. Dans le temps où cette prétendue corruption des mœurs, que j'appelle religieuses, étoit portée au dernier excès, la Grèce cependant faisoit trembler la Perse, et étoit l'admiration de l'univers. Je ne vous donne là qu'une légère idée du tableau, que d'après l'histoire on pourroit faire des mœurs des grands hommes qui ont paru sur le globe et contribué le plus au bonheur du genre humain, et pour

détruire une assertion perfide des ennemis de la Révolution qui repandent malignement par-tout que nous ne sommes pas assez vertueux pour être des Républicains. Vous en avez menti, tartuffes déguisés et coupables, quoi que vous en disiez, nous sommes un peuple vertueux. Oui la morale perverse que nos Busiris en soutane nous prêchait est traînée dans la boue; mais les leçons de philantropie et d'humanité que la raison nous donne, la remplacent. Oui nous avons des mœurs, non pas des mœurs théologiques, mais des mœurs républicaines. Nous ne nous traînons pas religieusement à deux genoux chaque semaine aux pieds d'un prêtre pour nous faire absoudre de nos foiblesses; mais nous nous tenons debout devant Dieu, et à la fierté de notre attitude, il voit que nous le remercions de nous avoir rendu libres. --- Nous n'enchaînons pas dans des cloîtres des victimes malheureuses à qui, pour les punir de leur innocence, on faisoit faire le vœu le plus contraire aux vues de la nature, celui de chasteté; nous les invitons au-contraire à s'unir aux objets de leurs affections et à donner des enfans à la Patrie. --- Nous ne donnons pas une partie du bien de nos enfans à l'évêque de Rome ou ses supôts pour acheter des indulgences, mais nous le versons dans le trésor public pour fournir aux moyens de terrasser les tyrans qui nous font la guerre. --- Nous ne faisons pas maigre pendant quarante jours, pour manger le veau gras le jour de Paques; mais quand les besoins de nos frères d'armes qui combattent aux frontières exigeront un carême civique, nous vivrons des légumes de nos jardins, et toutes nos viandes de boucheries iront fournir des aliments salubres aux Sans-Culottes qui supportent les fatigues de la guerre pour défendre la Liberté. Et ce n'est pas là un

peuple vertueux, et ce n'est pas là un peuple Républicain, parce que quelques ames avides de place, et quelques petits intrigans se ruent en tout sens, pour satisfaire leur cupidité personnelle ou favoriser les projets liberticides des despotes qui les soudoient! La masse de la nation en est-elle moins pure ? La stagnation trop durable de la mer seroit peut-être dangereuse pour le genre humain; elle a besoin d'être agitée quelquefois par des tempêtes, et il ne s'élève aucune exalaison dangereuse de sa surface, parce que les aquilons vomissent, à certains intervalles sur le rivage, l'écume qui pouvoit renfermer les parties corruptrices que l'on doit redouter.

Je ne dis pas que nous soyons un peuple parfait, et qu'il faille nous endormir dans cette sécurité que pourroit nous procurer l'idée que nous avons de notre prééminence. Nous avons encore long-temps à nous tenir en garde contre nos ennemis intérieurs et extérieurs, et nous ne devons poser nos piques que lorsque les trônes des rois qui nous combattent ne seront plus. --- Habituez-vous à vivre de peu; plus vous mépriserez les richesses et l'opulence, plus vous serez dignes de la Liberté. La Convention Nationale vous prépare, à cet égard, des lois réglementaires que la sagesse lui dictera, et que les vertueux Sans-Culottes de la République s'empresseront de faire respecter. Un des plus glorieux travaux de nos législateurs philosophes, est d'avoir à la religion superstitieuse de l'évêque de Rome substitué le culte de la Patrie. --- C'es le seul dont on doive se servir pour honorer l'Etre Suprême; ce ne sont pas les formules vaines des prières qui sont sur vos lèvres qui peuvent être agréables à la divinité; ce ne sont pas des sacrifices somptueux, ce sont des actions vertueuses qu'il lui faut. Celui qui vit

du fruit de son travail, et qui nourrit le plus d'enfans ; le fils le plus respectueux envers son père et les vieillards ; l'homme qui sert le mieux sa Patrie, et défend le plus courageusement les Loix de la République ; celui qui se pénètre religieusement de la vérité des droits de l'homme consignés dans notre Constitution sainte, et des devoirs de citoyens qui en sont la conséquence ; la fille la plus modeste, la femme la plus chaste et la meilleure mère de famille, voilà les vrais élus, voilà les êtres agréables à celui qui réunit toutes les perfections, que les prêtres vous ont si long-temps défigurés, et à qui ils prêtoient toutes leurs passions, parce que leur intérêt personnel et leur envie de dominer étoit leur guide dans toutes leur actions ; comme si le grand Architecte de l'Univers avoit dit aux hommes de se mettre en société pour supporter des Loix superstitieuses et tyranniques ! s'il leur eût parlé, il leur auroit dit : réunissez-vous pour vous entr'aider et vous aimer ; ne vous isolez jamais les uns des autres ; que celui qui a trop, donne à celui qui n'a pas ; faites-vous tout le bien qui dépendra de vous ; obéissez aux Loix que vous vous serez faites ; défendez-vous contre vos ennemis naturels, les maladies, les bêtes fauves, les prêtres et les tyrans ; vivez en paix, et levez quelquefois vos yeux vers le ciel : voilà à-peu-près ce que l'Éternel auroit dit aux hommes ; voilà ce que notre instinct naturel nous porte à croire ; voilà ce que la raison nous laisse entrevoir. --- Et c'étoit cette raison qu'on vouloit étouffer, et c'est cette parcelle la plus précieuse de notre être dont on nous défendoit de faire usage. Toute la horde théologique nous prêchoit l'ignorance comme une maxime de religion, parce qu'il est plus facile de tromper les

idiots que les gens instruits, et que l'on mène plutôt où l'on veut les aveugles que les clairvoyans ; mais enfin la philosophie a lui à tous les regards, malgré les réquisitoires et les brûlures de la Robinocratie ; malgré les censures de la Sorbonne et les foudres du Vatican, la vérité s'est montrée à tous les yeux sur les ailes du génie, et les goupillons de nos prêtres comme les sceptres de nos rois se sont brisés en combattant contre la massue de la Liberté. A la destruction de toutes les superstitieuses convulsions, au lieu de chanter quelquefois des hymnes à l'Éternel, on a souvent débité des maximes contraires, et quelques journalistes coupables sembloient vouloir ériger l'athéisme en principe ; mais le génie de la Liberté veille, et déjoue tous les complots, il n'a pas souffert qu'on enlève à la foiblesse humaine l'idée consolante de savoir que pour lui faire oublier les peines inséparables de notre nature, le républicain vertueux a quelquefois besoin de se recueillir dans le sein de son Dieu. Le gouvernement provisoire va vous enseigner un mode de rendre hommage à la Divinité, sans prêtre, sans culte, sans idole, sans fanatisme, mais en resserrant les liens du contrat social, en rendant l'amour de la patrie encore plus vif, le caractère d'un homme libre encore plus auguste, les sentimens des républicains encore plus fraternels ; en purgeant la morale de tout ce qu'elle peut avoir d'hétérogène ; en rappelant aux individus qui roulent sur le globe, l'idée vierge que quand ils étoient sans préjugés, ils durent concevoir du grand moteur de l'Univers ; en ne parlant enfin aux hommes que le langage de la raison, et ne les exhortant qu'à la pratique de la vertu. --- Voilà ce dont quelques manœuvres coupables vouloient détour-

ner le législateur. Mais en vain les préjugés et les abus veulent encore quelquefois, comme le protée de la fable, se remontrer sous toutes les formes, et sortir de la fange dont la raison les a couverts. Le colosse fantastique du mensonge n'existe plus pour le monter sur son piédestal. Hommes purifiés de la Montagne, levez-vous, et écrasez en marchant ces reptiles qui se cachent dans les broussailles, et osent encore siffler dans les marais !

L'INAUGURATION DES BUSTES DE MARAT ET DE LEPELLETIER.

Les Jacobins avoient délibéré l'Inauguration des bustes de Marat et de Lepelletier ; ils furent transportés en grande pompe au temple de la Raison, où je prononçai le discours suivant, et de là replacés dans la salle des séances de la Société Populaire, le 10 Floréal de l'an deuxième de la République.

CITOYENS,

INAUGURER le buste des hommes qui ont fait une grande époque dans les fastes de la Liberté, est un acte de justice et de reconnoissance des vrais Républicains envers les pères de la Patrie. Les deux martyrs de la cause du peuple, *Marat* et *Lepelletier*, dont vous voyez ici les images, ont cimenté de leur sang les bases de l'édifice national que vos mandataires ont majestueusement élevé en présence de l'Être suprême, et dont le génie de la Liberté a couronné le faîte et posé le chapiteau. Malheur à ceux qui approcheroient, sans émotion, de ces deux vertueuses victimes de l'aristocratie expirante, et du royalisme éhonté des conspirateurs

du Calvados. Anathême à celui dont le cœur ne palpitera pas à cet aspect, dont des larmes d'admiration n'humecteront pas les paupières, et à qui ces figures inanimées ne rappelleront pas l'amour sacré de la Patrie : qu'il fuie ; il n'est pas fait pour connoître la dignité de la prééminence du peuple, ni pour apprécier les apôtres de la Liberté !

O Marat ! à qui la République a unanimement conservé le surnom glorieux d'ami du peuple, dont tu défendis si énergiquement la souveraineté, dans un temps où le despotisme mettoit encore un baillon à tous ceux qui tentoient de t'imiter ; si cette parcelle précieuse de l'esprit, qui nous donne le mouvement et la pensée, est encore au delà du trépas sensible à l'hommage des mortels ; combien tes mânes doivent être satisfaites ! combien tu dois être touché des regrets que tu inspiras à tes égaux, et de voir les palmes civiques que l'on décerne à tes vertus ! Tu fus persécuté de ton vivant ; tu étois obligé de t'ensevelir dans un souterrain pour te soustraire à la tyrannie des ennemis de l'Égalité, et du fond de l'antre où les sbires du despotisme te forçoient de te dérober à tous les regards, tu enseignois courageusement au peuple, déjà ébranlé, l'étendue de sa force et l'imprescriptibilité de ses droits ! C'est à ces vérités répandues et recueillies avec avidité, que nous devons la conquête du plus précieux de tous les biens, la Liberté. Tu n'aurais pas été poursuivi avec tant d'acharnement par Lafayette et les autres suppôts du royalisme, si tu n'avois fait entendre que des maximes oiseuses ou favorables à l'aristocratie ; mais tu touchois fort et tu touchois juste ; tu parlois au cœur, tu entraînois, et la conviction, que tu portois dans toutes les ames, faisoit pâlir le dernier des ca-

pets sur son trône. Où en seroit la République, si de pareilles considérations et la timidité des hommes ordinaires avoient paralisé ton énergie ? Nous n'en aurions entrevu que l'aurore. Mais tu affrontas toutes les tempêtes ; tu bravas tous les périls : les patriotes se rallièrent, et l'ami du peuple détermina la journée, à jamais mémorable, du 10 août. Tu sortis alors de ton caveau et tu vins recueillir, dans les embrassemens de tes amis et de tes frères, les fruits de tes sollicitudes et la récompense de tes travaux. Le trône étoit renversé, ses suppôts en fuite, l'ami de l'Egalité se montroit sans crainte à tous les regards, et les patriotes jouirent de tes avis et de tes ouvrages sans interruption. Tu associas alors une épouse à ton sort ; tu ne fus pas la choisir dans la caste des ci-devant privilégiés, ni dans la classe opulente de tes concitoyens, parce que rarement la fortune est compagne de la vertu ; tu donnas ta main et ton nom à la plébéïenne intéressante et sensible qui, pendant que tu étois renfermé dans ton souterrain, instruite seule de ta retraite, venoit furtivement partager avec toi les aliments grossiers que lui procuroit son travail, & distribuoit gratuitement aux Sans-Culottes des fauxbourgs le petit nombre d'ouvrages que la modicité de ta fortune et de ta vertueuse compagne te permettoit de publier. Que de consolations cette femme de bien t'avoit donné dans ton infortune ! tu n'avois que ta main à lui offrir pour récompense : elle la reçut comme tu la lui présentas, sans orgueil et sans bassesse : tu étois reconnoissant ; tu épousas une femme sensible ; elle étoit bonne citoyenne, elle unit son sort à celui de l'ami du Peuple. O Marat ! que ceux qui t'ont calomnié étoient loin de tant de vertus ! Ta candeur et ta phi-

lantropie te firent des ennemis, long-temps encore après que la royauté n'étoit plus; ils te poursuivirent jusques dans le prytanée national où le vœu de tes frères t'avait porté comme malgré toi. Quelques uns de tes collègues t'accusèrent, te dénoncèrent et te traduisirent devant ce tribunal que les amis de la Révolution établirent pour être terrible aux conspirateurs et favorable à l'innocence; la tienne y parut dans tout son éclat, et le peuple enivré de voir qu'il avoit bien placé sa confiance, te porta en triomphe et couronné des branches de l'arbre de la Patrie jusques sur la chaise curule, dont l'envie et le royalisme déguisé t'avoient voulu faire descendre. Tu arrachas le masque à ces mandataires coupables, qui sous une popularité simulée, trahissoient la cause de la démocratie et vouloient immoler les droits de l'égalité à une oligarchie insidieusement préparée, et à un fédéralisme éhonté pour perdre la république en la morcelant. La faction reconnue, on jura ta perte, et les catilinas du Calvados fanatisèrent la tête royalisée d'une femme à privilèges que l'on étoit sûr qu'avec un extérieur séduisant de décence et un dehors de sensibilité feinte, tu ne manquerois pas d'accueillir, parce que l'on connoissoit ton cœur; elle part munie d'un arme meurtrière qu'elle dérobe à tous les yeux, se présente à ton domicile, et ton ame naturellement compatissante, malgré l'état débile de ta santé, croyant être utile à l'humanité malheureuse, ne te permit pas de refuser d'entendre quelqu'un qui disoit vouloir t'entretenir de sa propre infortune, et t'offrir des moyens nouveaux de servir ta patrie; tu fais ouvrir tes portes, et sans sortir du bain, où tu cherchois à recouvrer tes forces affoiblies, tu tends tes mains tremblantes en signe de fraternité à celle qui disoit implorer ton se-

cours ; mais ce monstre, dont l'âge et les trompeurs accents excitoient ta pitié, te plonge un poignard dans le sein, et tranche le fil des jours de l'ami du peuple.

Peuple français ! Marat n'est plus ; tu as perdu ton suppôt et ton guide ; jette des fleurs sur son tombeau, et donne quelques larmes au souvenir de ses vertus. Son ame dans le séjour des justes a été se réunir à celle de Lepelletier. --- Lepelletier, lui qui après avoir gémi long-temps sur la procédure criminelle et monstrueuse du despotisme, jura de servir l'humanité, et ne trompa pas ses commettans dans leur attente. Le sang de Lepelletier bouillonnoit quand il voyoit traduire un prévenu devant les juges à simarre de l'ancien régime, qui sembloient ne s'étudier qu'à entraîner l'accusé dans un dédale de formes captieuses, pour lui trouver des crimes, et qui après l'avoir laissé long-temps errer sous le voile épais du mystère, et sans guide officieux, dans le labyrinthe, indiquoient au minotaure qui étoit à leur ordre, les tortures et les supplices raffinés qu'il falloit infliger, afin de se repaître des cris de désespoir qu'ils arrachoient à leurs victimes, avant de leur donner la mort, que les fastes de la vérité et de l'histoire nous ont souvent prouvé qu'elles n'avoient pas méritée. --- Lepelletier, comme toutes les ames sensibles, souffroit de cet excès de barbarie qui pesoit sur ses concitoyens depuis tant de siècles. Le peuple l'appela à la première représentation nationale, et il publia en partie le code pénal que décrétèrent ses collègues, dont, pour le bonheur des Français, on fait usage dans la République, & que toutes les Nations de l'Europe nous envient. Quelle ame pure et bienfaisante, que celle qui médita des Loix criminelles aussi philantropi-

ques ! les peuples anciens et modernes n'ont rien connu d'aussi consolant, et l'institution perfectionnée du juri est le présent le plus précieux que l'étude de la sagesse ait encore fait à l'humanité.

L'auteur du Code Pénal devoit être l'ennemi de la tyrannie et le défenseur de la République ; aussi Lepelletier, à la Convention Nationale, ne consultant que sa conscience, et la conscience d'un homme de bien ne sauroit être suspecte, prononça sans balancer la mort de Louis le dernier, parce qu'elle lui parut juste, et que la peine étoit méritée. Lepelletier, citoyen vertueux, qui dans le cours ordinaire de tes travaux avois si long-temps médité sur les crimes de tes semblables, celui du tyran qui trompoit un trop peuple et vendoit la Liberté de sa Patrie, n'échappa pas à ta sagacité ; tu étois son juge, tu fus juste, et cet acte de vertu t'a valu la mort et l'immortalité. Un barbare satellite du despote qui n'étoit plus, perça d'un fer homicide le cœur d'un homme probe qui avoit la loyauté de lui dire avoir fait son devoir.

O Marat, ô Lepelletier ! les honneurs du Panthéon vengent vos mânes outragées, mais ne consolent ni vos amis, ni la Patrie de votre perte. Deux citoyens vertueux, hommes de génie, ne se rencontrent qu'à de longs intervales, et la République aura long-temps encore à vous pleurer, avant qu'elle vous retrouve ; vous ne pouvez plus nous encourager par vos exemples, mais vos œuvres nous apprennent ce que vous fûtes et ce que vous deviez être. Si du haut du séjour immortel, il vous est encore permis de jeter quelquefois un regard sur la terre, voyez vos collègues parcourir à pas de géant la route que vous traçâtes, et jouissez de voir s'accomplir votre

ouvrage. C'est dans le Temple de la Raison que la Commune de Toulouse sanctifie aujourd'hui vos images, et dans le colisée de la Société Populaire, que la reconnoissance va les placer. Les Patriotes y viendront vous admirer & entendre discuter les droits du peuple avec les adeptes dont vous serez éternellement les modèles. Par-tout on vous rendit les mêmes honneurs ; le nôtre, pour être tardif, n'en est ni moins pur, ni moins juste. Martyrs de la Liberté, nous n'aurons jamais vos talens immortels ; transmettez-nous au-moins votre courage et votre amour pour la vertu.